

Le roman du philologue: Paradigme romanesque et philologie classique

Ce qui fonde un discours
scientifique peut toujours être ce
que précisément il ne thématise
pas.

P. Judet de la Combe

Dans le *Dossier H.* d'Ismaël Kadaré (1989), deux savants américains, spécialistes d'Homère et doubles fictifs d'Alfred Lord et Milman Parry, entreprennent un voyage en Albanie. Ils entendent améliorer leur compréhension de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, en enregistrant sur le terrain des bardes albanais qui récitent encore de mémoire des épopées orales traditionnelles. Pendant ce temps, en Albanie, une femme de sous-préfet apprend la nouvelle de l'arrivée prochaine de ces deux américains et rêve que tels de nobles chevaliers, ils vont tomber amoureux d'elle et l'enlever à l'ennui d'une vie médiocre. Bref, pendant que nos deux philologues affûtent leurs armes scientifiques, la femme du sous-préfet bovaryse. A première lecture, le comique de cette situation repose sur le contraste entre les rêveries sentimentales de la sous-préfète et l'aridité des recherches savantes sur Homère. Mais derrière l'incongruité de cette rencontre se cache peut-être un parallèle entre le vain désir de cette Bovary albanaise de voir ses rêves romanesques devenir réalité et l'entreprise tout aussi chimérique de comprendre des textes homériques écrits en Grèce, à une époque reculée, à partir des récitations orales réalisées au 20^{ème} siècles, en Albanie. L'écart entre le rêve amoureux et la réalité n'aurait d'égal que la distance entre l'interprétation du texte homérique et l'observation du terrain albanais. Il existerait une analogie entre rêverie romanesque et travail de la philologie classique. Mais de quel roman et de quelle philologie s'agit-il? On posera premièrement que la confrontation entre un idéal romanesque et la réalité empirique n'est pas une exception dans l'histoire du roman, qu'elle ne se

rencontre pas seulement dans *Don Quichotte* ou *Madame Bovary* mais que tout roman travaille cet écart à des degrés divers ou, pour le dire, dans les termes de Bakhtine (1978, 224): "tout grand roman ou presque contient un homme littéraire et conjointement la mise à l'épreuve du discours littéraire." Nous postulons, deuxièmement, que la philologie classique ne se définit pas seulement comme une étude de la langue et de la littérature antique, mais plutôt comme une tentative d'accorder, sous des modalités évidemment très diverses, la lecture du texte avec la connaissance empirique de la réalité. De ces deux définitions naît l'hypothèse qu'un paradigme romanesque sous-tend le travail de la philologie classique. Par là on n'entend pas que la philologie est un bon sujet de roman, ni non plus que les philologues sont des romanciers ou que leur discours est d'ordre romanesque. On veut plutôt dire que la philologie classique présuppose entre le langage, surtout le langage littéraire, et le monde l'existence d'un rapport qui s'éclaire si on le met en perspective avec l'écart entre l'idéal textuel et la réalité empirique représentée dans le roman. Si l'on entend par paradigme, en un sens assez lâche, l'ensemble des règles régissant la connaissance du monde, on se demandera donc si la philologie n'est pas travaillée par un paradigme romanesque. Le propre d'un paradigme est de ne pas toujours être explicité par la communauté scientifique qui y adhère et tel est bien le cas du paradigme romanesque tel que nous l'envisageons. Plus exactement là où le roman explicite l'écart entre la réalité concrète et l'idéalité textuelle, la philologie dans le regard qu'elle porte sur elle-même ne voit pas, voire cherche à nier l'existence de cet écart. En d'autres termes, le roman offrirait la représentation explicite d'une difficulté implicite de la philologie à régler l'ordre des choses sur l'ordre des mots.

Les choses et les mots, le roman et la philologie

Du côté du roman, Emma Bovary ou Don Quichotte sont la représentation grossière d'une tendance générale du roman à montrer l'écart entre idéal textuel et réalité empirique. Non que nous prétendions par cette définition rendre compte de tout roman dans sa singularité. Nous y trouvons seulement une ligne directrice assez fiable pour nous orienter dans l'histoire du roman et la parcourir. Car de Lancelot manquant se noyer car il pense trop à son amour

idéal pour Guenièvre aux constructions romanesques de Humbert Humbert pour dire son désir des plus charnels pour Lolita, en passant par le Chevalier des Grioux qui se rêve comme l'amant courtois d'une Manon Lescaut aussi intéressée que délurée, en passant encore par Lucien Leuwen, autre chevalier amoureux que la réalité rattrape sous la forme d'une chute de cheval, on peut dire, comme l'a récemment proposé J.-M. Schaeffer (2004) que le romanesque n'est pas tant une qualité du roman qu'un modèle de comportement que les héros de roman peinent à accorder à leur expérience du monde. Ce trait peut sans doute s'expliquer en grande partie par la secondarité du genre romanesque. Traduction en son sens étymologique, le roman ne semble apparaître qu'au crépuscule des genres ou des langues qu'il fait se mêler ou se fusionner, qu'il traduit ou retravaille, qu'il transforme et représente comme si le discours romanesque avait pour matière un autre discours qui lui préexiste et pour propos d'adapter ce discours préexistant à un présent toujours susceptible d'être décalé par rapport à un modèle textuel plus ancien. C'est en tant qu'il est une tentative de donner sens au présent à un texte passé, d'"appliquer" ce texte au sens classique du terme que le roman n'est pas si éloigné du travail encyclopédique et interprétatif de la philologie classique. Et c'est en ce sens que Schlegel peut définir le roman en des termes qui pourraient tout aussi bien s'appliquer au savoir philologique: "Plusieurs des plus excellents romans sont un résumé, une encyclopédie de toute la vie spirituelle d'un individu génial.... Ainsi tout homme cultivé et qui s'instruit possède en son sein un roman. Qu'il l'exprime et l'écrive par la suite n'est que contingent" (113). Mais là où le romancier construit son intrigue sur le décalage entre le texte et le monde, la philologie travaille davantage à abolir cet écart. Comme l'écrit P. Hummel (2000, 161), "Quelque chose d'irréconciliable semble attaché à l'idée de la philologie, irréconciliable du mot et de la chose du corps et de l'idée, de la parité et du tout, du mythe et de la réalité, de la philosophie et de l'histoire, de la pratique et du discours." En d'autres termes, la philologie n'est pas seulement l'amour du discours comme le laisse prévoir son étymologie, pas seulement non plus l'histoire concrète des faits de l'antiquité. S'il fallait en

1 Voir par exemple le chapitre XLXI du *Lancelot en Prose*.

2 Voir à ce propos Gingras (2004) qui nous semble offrir à partir du roman médiéval une définition plus large du genre romanesque tel que nous l'envisageons ici: "Kn tait, dans la perspective bakhtienne, le roman se caractérise essentiellement (et ce d'emblée) par sa capacité à intégrer tous les genres de discours et surtout la plupart des langages d'une société à une époque donnée" (95).

donner une définition générale, elle serait plutôt le désir (*philos*) d'établir le rapport entre les mots et le réel, entre les textes et le fait.

Dans sa généralité cette définition a le mérite de rendre compte aussi bien de la pratique philologique la plus triviale que de sa version la plus spéculative; elle offre en outre un fil directeur qui permet de s'orienter dans l'histoire de la philologie.

Dans sa version pratique,³ la philologie classique inclut un certain nombre d'activités quasi-muséographiques: établissement de notices biographiques, attribution et datation, identification des fragments, collation des manuscrits, commentaire grammatical. Or cette pratique se décrit bien comme une tentative de mettre en rapport la lecture du texte et le fait. La datation ou l'identification d'un fragment reposent, par exemple, sur l'idée que l'on peut établir un fait à partir de l'examen du texte, que l'on peut, plus précisément, tenir un discours sur une origine spatio-temporelle extratextuelle à partir d'une lecture du texte. Inversement, on admet que la connaissance de la réalité extratextuelle, date ou contexte d'écriture, est indispensable à la lecture du texte. Dans sa version plus spéculative ou philosophique, la philologie peut également se penser comme un effort conceptuel pour réduire l'écart entre la langue et les faits. Deux grandes tendances s'observent alors. Soit dans une lignée qui va de Vico à Humboldt, on pense toutes les productions humaines, qu'elles soient ou non strictement verbales, comme un langage qu'il faut lire ou dont le livre est l'équivalent. En ce sens le texte et le fait ont le même statut au sens où leur mode d'appréhension est le même: ils se lisent. Comme le rappelle, P. Judet de la Combe (1990, 28) à propos des débuts de la philologie allemande, un August Boeck par exemple entend étendre à l'ensemble de la réalité historique l'étude de la langue: lois et coutume sont autant un langage que, par exemple, l'Antigone de Sophocle, et appellent en ce sens un déchiffrement. A l'inverse, on peut également penser le langage comme un fait observable. C'est en ce sens que l'on peut interpréter l'idée fondamentale de Jean Bollack et de son école quand il pose une sorte d'objectivité et de factualité des mots, en l'occurrence de la syntaxe. C'est parce que la syntaxe, et plus largement la langue, est observable dans son objectivité

qu'une lecture de la lettre du texte est possible.' Cette lecture est clairement donnée comme une opération qui permet d'échapper aux "préconceptions" de l'interprétation: elle est observation et non interprétation ce qui, dans notre optique, peut-être encore considéré comme un moyen d'indexer la lecture du texte sur un mode de connaissance empirique.⁶

La tentation de poser une équivalence entre l'observation du monde et l'interprétation du texte est un trait constant de l'histoire de la philologie, au-delà même des ruptures pourtant très fortes qui marquent cette histoire. De fait les historiens de la philologie classique dégagent généralement deux grands tournants dans l'histoire de la discipline. D'une part à une vision humaniste du texte antique comme essence anhistorique succéderait à partir de Vico et de Winckelman la prise de conscience de l'historicité du texte antique. D'autre part, le romantisme de Iéna entraîne la philologie vers un idéalisme dont la tâche première est de comprendre par la lecture du texte antique l'essence de l'esprit antique et qui par là même échapperait à une vision factuelle ou empirique de l'Antiquité. Toutefois, comme l'ont montré notamment les travaux de Grafton (1983), pour les humanistes de la Renaissance, l'idée d'un texte anhistorique n'est pas incompatible avec un souci constant d'établissement du fait historique. A l'inverse au moment où un Winckelmann note le premier avec force la distance historique qui nous sépare du passé antique, tout se passe comme si il réparait cette distance à travers l'idée d'une sorte d'éternité de l'Antiquité classique qui s'observe sur le terrain telle qu'en

5 Voir, par exemple, Judet de la Combe 2001, 18-21. Plus largement, il n'est pas rare de voir les philologues opposer l'objectivité de leur lecture au caractère plus erratique de l'interprétation: voir Rabau (2003) où nous montrons comment les philologues réagissent à une erreur d'interprétation de leurs prédécesseurs en se posant non comme des interprètes mais des observateurs du texte.

6 Un récent commentaire qui se réclame ouvertement de la philologie se fonde sur un même présupposé d'une objectivité de la langue qu'il faut opposer aux interprétations. Comme le marque Loïc Céry (2002) dans le compte-rendu qu'il a proposé de cette étude, le propos de l'ouvrage est de proposer "non pas cet écran des bavardages complaisants, non pas cette surenchère dans l'obscur ou cette sécheresse dans la paraphrase, de toute cette *'pruine de vieillesse'*, cette *'supercherie'* dont se méfiait le poète de *Vents*, mais le réel, l'utile secours que peut légitimement attendre du philologue le lecteur non averti, découvrant une œuvre respectée mais réputée pour ses énigmes." Il ajoute que le "commentaire critique n'a certes pas pour ambition de forclure le décryptage des métaphores et l'interprétation des images, mais ce qu'il est susceptible d'offrir aux analyses, c'est l'appui sur un certain nombre de 'repères'."

3 Nous empruntons cette opposition entre un versant pratique et un versant spéculatif de la philologie à Hummel (2000).

4 Sur la question de la datation voir Rabau 2003.

elle-même Homère a pu la voir et la décrire, comme si la possibilité de réduire, par le voyage, la distance spatiale qui me sépare de la terre des anciens effaçait la distance temporelle qui me sépare d'eux. C'est bien cette annulation de la distance historique par le voyage que marque, par exemple, cette phrase de Goethe écrite en 1787 dans une lettre à Schiller, alors qu'il voyage en Italie: "L'Antiquité a cessé pour moi d'être un poème. Elle semble la nature même." En somme, comme le note Grafton (1991, 44), le souci de reconstitution historique est toujours allé de pair avec une pensée du texte antique comme éternel et les deux époques se sont efforcées de lire les textes à la fois de manière historique et en les traitant comme des classiques éternels: ("*to read their texts historically and to treat them as abistorical classics*"). Qu'il soit perçu comme éternel ou comme passé, le texte est toujours la marque d'un monde que l'on cherche à connaître.

D'autre part, si l'apparition d'une philologie idéaliste constitue indéniablement une rupture historique, il semble bien que dans la pratique de la philologie allemande du 19^{ème} siècle, son programme se soit peu à peu dissous dans un historicisme naïf qui tenterait d'accorder le texte et le monde. Les travaux d'A. Grafton (1983), P. Judet de la Combe (1990) et D. Thouard (2002) montrent en effet de manière concordante que d'un programme où la compréhension de la lettre du texte n'était pas comprise comme une étape vers la reconstitution du fait mais bien vers la compréhension de l'Esprit, on est passé dans l'Université allemande du 19^{ème} siècle à une pratique où la maîtrise de la lettre devait conduire à la description du fait. L'exemple de la compréhension des dialogues de Platon que donne P. Judet de la Combe (1990) est à cet égard particulièrement éclairant. La question que pose à l'origine Schleiermacher est de pure compréhension de la logique interne de ces dialogues. Or cette question devient au cours du 19^{ème} siècle allemand une question de fait: dans quel ordre Platon a-t-il effectivement écrit ses dialogues?

A mettre ainsi en parallèle histoire du roman et la philologie, on n'entend évidemment pas démontrer que les philologues accomplissent exactement les mêmes opérations que les héros de roman, pas plus qu'on ne pose que les faits de langue ou les textes qu'étudient les philologues sont de même nature que les romans de chevalerie auxquels rêve un Don Quichotte. Mais dans les deux cas, la connaissance du monde empirique est inséparable du savoir linguistique et de la lecture et l'on peut même dire que, dans les deux cas, c'est une compétence de lecteur, voire de linguiste qui conditionne une appréhension correcte du réel. Du côté de la philologie, c'est bien souvent l'étude lexicale qui détermine le discours historique. Ainsi Finley (1978, 103) quand il tente de

recomposer la réalité de la société archaïque grecque à partir de sa lecture du texte antique, peut-il écrire que "Derrière ces faits de vocabulaire, on peut sentir tout le poids que l'aristocratie exerçait pour réduire la royauté au minimum." De manière similaire, c'est en partie sur des études lexicales, en particulier au sur l'étude sémantique de l'adjectif *poludeukès* qui qualifie "la voix de l'oiseau en *Odyssée* XIX, 521" que Nagy (58) fonde sa reconstitution de ce que devait être la réalité de la récitation des poèmes homériques dans l'Antiquité (voir, à ce propos, Rabau 2001). Un philologue qui se rendrait coupable d'un faux sens en élucidant le sens de tel ou tel terme grec ou latin, en tirerait donc des conclusions inexactes sur la réalité que vise l'auteur. Or c'est aussi parce qu'il mal compris un mot que le Lancelot du *Lancelot en prose* tombe amoureux de Guenièvre ou plutôt se croit aimé d'elle. De fait, le dialogue entre le chevalier et la Reine qui précède immédiatement la scène du premier baiser ressemble plus à une étude de vocabulaire qu'à un badinage amoureux. Lancelot, philologue au sens premier du terme, semble être tombé amoureux, autant que de la Reine, d'un mot ou plutôt du sens qu'il accorde à ce mot:

Puis je vous ai dit 'adieu Dame' et vous m'avez dit 'adieu, beaux doux ami'. Jamais ce mot n'est sorti de mon cœur. Ce mot fera de moi un prud'homme, si je dois l'être. Je n'ai jamais été si malheureux que je ne me sois souvenu de ce mot. Ce mot m'a consolé dans toutes mes peines; ce mot m'a préservé de tous mes malheurs et sauvé de tous nies périls; ce mot m'a nourri dans toutes mes faims; ce mot m'a fait riche dans mes plus grandes misères. *Lancelot* 889)

Guenièvre entrave cet élan philologique, corrige le faux sens et rappelle l'écart entre le mot et la chose: si Lancelot a mal compris l'expression "Beau doux ami" c'est d'abord parce qu'il en a fait une interprétation trop littérale, qu'il a voulu à toute force que le mot soit la chose: "Ma foi, ma foi, dit la reine, voilà un mot qui est venu fort à propos, et Dieu soit loué de me l'avoir fait dire! Mais je ne l'avais pas pris au sérieux autant que vous, et je l'ai dit à bien des chevaliers, sans que ce fût autre chose qu'un mot." Or, et c'est toute l'ironie de cette scène amoureuse en forme d'explication lexicale, si Guenièvre a certes parfaitement raison — elle emploie fort souvent cette expression à l'endroit de tous les chevaliers d'Arthur - Lancelot n'a pas tort de penser que la Reine l'aime. Sa seule erreur est de vouloir indexer la réalité de cet amour sur l'emploi d'un terme dont il a mal compris le sens, un peu comme un philologue en viendrait, par hasard, à reconstituer exactement une quelconque réalité à partir d'une mauvaise interprétation du sens d'un mot. Si Lancelot ressemble à un

philologue, il arrive aussi que les philologues ressemblent à des héros de roman dans la foi qu'ils accordent à la fiction dont ils veulent à toute force qu'elle dise la réalité. On sait, pour en rester à un exemple fameux, comment Victor Bérard chercha à voir dans la Grèce du début du vingtième siècle et le décor mais aussi les personnages d'Homère, comment, par exemple, il intitule "La vigne d'Alkinoos" une photo prise à Corfou à l'occasion de l'un de ses voyages (voir à ce propos Montalbetti 65). Ce n'est pas là une attitude bien différente de celle qui consiste à appeler Dulcinea une fille de ferme. Et le propriétaire de la vigne aurait sans doute connu un étonnement assez similaire à celui d'Aldonza Lorenzo si le savant lui avait annoncé qu'il était Alkinoos ou qu'il n'était pas le propriétaire de sa vigne...

Mais si dans les deux cas l'ordre du langage et en particulier du langage littéraire semble inséparable de l'ordre des choses et si entre le sujet et le monde s'interposent les textes, roman et philologie se séparent en ce que le roman force l'écart là où la philologie essaie de le réduire. Car, le plus souvent, le roman place sur le même plan spatio-temporel la lecture du texte ou l'interprétation de la langue et l'expérience du monde. C'est dans son pays et au présent que Don Quichotte tente de vivre des schémas romanesques et c'est devant Guenièvre qui le prononça que Lancelot expose sa compréhension d'un mot. À l'inverse c'est le plus souvent à un monde passé et inaccessible que les philologues tentent d'appliquer leur lecture et même le propos d'un Bérard n'est pas tant de décrire le Corfou du 20^{ème} siècle que de se représenter le monde antique en appliquant le texte d'Homère à son propre monde: Alkinoos ne pourra jamais nier avoir été le propriétaire d'une vigne corfiote. Or dans le roman, le héros qui applique le texte à un monde présent et disponible risque fort de faire l'épreuve des faits: les moulins à vents sont des moulins à vent et Manon Lescaut n'est pas Guenièvre. Cette expérience de la discordance entre le texte et le fait est précisément celle que le philologue ne connaît que très rarement, parce qu'il ne peut, par définition, faire l'expérience d'un monde passé auquel son accès est essentiellement textuel. En ce sens, le paradigme romanesque met à jour et représente un danger contourné par la philologie et si l'on cherche à concevoir la philologie à travers le prisme du roman, à appliquer un paradigme romanesque à la philologie, on ne pourra concevoir ce paradigme que comme un paradigme critique.

7 Voir à ce sujet les études réunies par D. de Courcelles

Un paradigme critique

Comment concevoir la philologie à travers le prisme critique du roman? L'application d'un paradigme romanesque à la philologie se réalise à trois niveaux distincts. À un premier degré, évidemment le plus élémentaire, le romancier représente le travail philologique, comme Kadaré dans le *Dossier H.*, à moins que l'historien de la philologie n'adopte un instant la pose et le ton d'un romancier, ou encore que le philologue ne fasse de son travail une description dont le ton et la nature rappellent le roman : nous verrons qu'en plusieurs endroits, les *Recherches Archéologiques* au savant allemand H. Schlieman rappellent plus *Don Quichotte* qu'un rapport de fouilles, alors même que Schliemann entend représenter son activité savante. À un deuxième degré, on peut choisir de lire certaines intrigues romanesques comme une représentation critique de la philologie qui ne s'y trouve pas explicitement représentée ou thématisée. Enfin, sur un plan plus abstrait, on peut tenter de décrire et de comprendre le travail philologique en fonction d'une grille de lecture fondée sur le roman, cela sans pour autant écrire un roman.

Sur tous ces plans, c'est toujours à une même révélation de la discordance entre la représentation verbale et le monde empirique que conduit l'application du paradigme romanesque à la philologie.

Subjectivité vs objectivité

L'intrigue romanesque suppose, sauf exception qui fait souvent provocation, la représentation d'un héros donné comme sujet de l'action. C'est autour de ce sujet que se construit et se développe l'intrigue. Or si depuis la Renaissance, la philologie se définit elle-même comme l'intervention d'un sujet sur un texte,⁷ il n'en reste pas moins qu'elle se présente, surtout dans ses versions les plus positivistes, comme une pratique objective, qu'elle vise à annuler ou à dissimuler la part d'intervention subjective que suppose toute lecture. Lire la philologie selon un paradigme romanesque revient alors à l'héroïser et à la personnifier et mettre à jour et en valeur l'intervention du sujet. Cela est vrai en premier lieu des débuts de la représentation que la philologie donne d'elle-même à ses débuts. Sans doute parce que la naissance de la discipline coïncide avec la prise de conscience de la distance qui sépare le sujet philologue de son objet, il s'observe, à la Renaissance, une tendance des philologues à représenter

leur discipline sur un mode prosopographique, voire héroïque.⁸ Toute représentation de la philologie qui renvoie aux particularités du philologue, à sa singularité se lira, plus largement, comme l'implicite déconstruction d'une illusoire objectivité. C'est en ce sens que Kadaré dans le *Dossier H* individualise et distingue ses deux personnages de savants, choisissant de livrer une partie de son récit du point de vue de Willy North tandis que Max Roth est toujours décrit en focalisation externe. La relation des deux héros à leur matière, les épopées homériques et les épopées orales albanaises, diffère alors fortement: tandis que Max reste relativement extérieur à son objet d'étude, Willy devient progressivement aveugle et en vient à incarner une figure d'aède. Surtout l'intrigue même du roman, l'aventure des deux savants modifie en fait la nature même de leur objet: à la fin du roman ils découvrent une épopée composée au sujet de leurs aventures en Albanie. Pris dans une intrigue, le philologue, loin de s'effacer devant son objet, en devient la matière même comme si le partage entre le sujet et l'objet n'avait plus de sens. L'héroïsation de la figure du philologue ne répond donc pas seulement à une exigence de pittoresque, elle ne provoque pas seulement un contraste comique entre les affects individuels et l'aridité de la méthode. Plus radicalement elle permet de brouiller le partage entre le sujet et l'objet.⁹ Le sujet philologique devient à lui-même son propre objet, sans que l'on ne puisse plus distinguer le sujet de l'objet. L'espoir dès lors s'évanouit d'une lecture objective et littérale. Par quoi non seulement, est mise en question l'objectivité de la langue et sa transparence, mais encore la possibilité de reconstituer un contexte d'écriture et un référent que la subjectivité de l'interprète ne viendrait pas parasiter.

Construction idéale et réalité empirique

Les romanciers aiment à opposer aux constructions idéales de leurs héros, les réalités triviales de l'existence. Des Grieux aime Manon mais Manon aime l'argent; Lancelot rêve à la Reine mais tombe à l'eau. Appliqué à la philologie, ce type de contraste est particulièrement efficace pour souligner l'écart qui sépare la construction du savant avec la réalité empirique qu'il tente de

reconstruire. Il n'est pas innocent, dans cette optique, de noter que les héros de roman comme les philologues font parfois halte dans des auberges. C'est en effet une auberge, lieu par excellence de la trivialité, que Don Quichotte confond avec un romanesque château. Or c'est aussi dans une sordide auberge albanaise que les deux héros de Kadaré tentent de mieux comprendre Homère, tandis que l'un des passages les plus don quichottesques des *Recherches Archéologiques* d'Heinrich Schlieman est celui où tout plein de ses lectures de *l'Odyssée*, le savant, mort de faim, trouve asile chez un meunier d'Ithaque qui connaît certes parfaitement les aventures d'Ulysse mais ne dispose pas d'une demeure à la hauteur de la grandeur épique: "Le brave meunier n'avait que son lit conjugal; et avec cette généreuse hospitalité qui est particulière aux descendants des sujets d'Ulysse, il s'empresse de le mettre à ma disposition et insista pour que je l'acceptasse; j'eus même beaucoup de peine à résister à ses offres obligeantes, et je n'y réussis qu'en me couchant vaillamment sur une grande caisse garnie de bandes de fer, qui se trouvait dans la chambre" (16). Si Schlieman ne confond pas une auberge et un château, il n'en met pas moins en parallèle la scène épique d'hospitalité et l'inconfort notoire de sa couche.

Ce contraste entre le lieu trivial où l'on satisfait les élémentaires besoins du corps et la rêverie du lecteur n'est qu'un symptôme de la discordance plus générale entre la construction textuelle et la réalité empirique. Or le modèle romanesque permet une mise à jour plus directe de cette discordance. Cela est vrai évidemment des passages où le présent du personnage s'écarte évidemment de ses constructions idéales, mais, de manière plus proche encore de la démarche philologique, cela est vrai également d'un passage du *Don Quichotte* où le modèle textuel est non pas plaqué sur le présent mais utilisé pour reconstituer un événement passé. Au chapitre XXXI de la première partie du *Quichotte*, Sancho essaie de raconter à son maître comment il a remis une lettre d'amour écrite à Alonza Lorenzo, alias Dulcinea del Tobozo. Au lieu d'écouter Sancho, Don Quichotte lui explique ce qui a forcément dû se passer selon les codes de ses romans préférés et le contraste est évidemment flagrant entre cette reconstitution et la réalité passée que Sancho tente de narrer:

H Voir notamment à ce sujet Hummel 2003, 152 et sqq.

') ("est ce même brouillage qu'exploité plus radicalement encore Nabokov dans *Véupâle*: le personnage de Charles Kinbote, d'abord comme effacé devant le texte qu'il commente et le contexte qu'il décrit, occupe de plus en plus le devant du discours philologique jusqu'à se poser comme un des éléments clefs de l'œuvre et de l'histoire et John Shadé.

LLegaste ¿Y que hacia aquella reina de la hermosura? A buen seguro que la hallaste ensartando perlas o bordando alguna empresa con oro de cañutillo, para este su cautivo caballero. No la hallé - respondió Sancho - Sino ahechando dos hanegas de trigo en un corral en su casa. Pues haz cuenta — dijo don Quijote — que los granos de quel trigo eran granos de perlas, tocados de su mano. Y si miraste amigo, el trigo era candel o trechel

No era sino rubiôn, respondiô Sancho

Quand tu es arrivé près d'elle, que faisait cette reine de beauté? A coup sûr tu l'auras trouvée enfilant un collier de perle, ou brodant avec un fil d'or quelque devise amoureuse pour ce chevalier, son captif. — Je l'ai trouvée, répondit Sancho, qui vannait deux setiers de blé dans sa basse-cour - Eh bien, répondit don Quichotte, tu peux compter que, touchés par ses mains, les grains de ce blé se convertissaient en grains de perles. Mais as-tu fait attention si c'était du pur froment, bien lourd et bien brun - Ce n'était que du seigle blond, répliqua Sancho.

Don Quichotte fait l'épreuve du réel et apprend que sa reconstitution de l'événement est incorrecte, mais il n'en persiste pas moins dans sa tentative d'utiliser un modèle livresque pour représenter le passé. *Mutatis mutandis*, l'opération à laquelle il se livre n'est ni plus ni moins problématique que la démarche d'un Finley quand il reconstitue l'organisation socio-politique de la Grèce archaïque à partir de *Vlliade* et de *I'Odyssée*. Contrairement à Don Quichotte, Finley est conscient du danger d'une telle entreprise et notamment de l'inadéquation qu'il peut exister entre un texte épique et la réalité: "les nombres avancés dans les poèmes, qu'il s'agisse de vaisseaux, de bandes d'esclaves ou de nobles sont imaginaires; ils pèchent toujours par exagération" (60). Toutefois, cette claire conscience, plus claire assurément que celle de Don Quichotte, de l'écart entre l'épopée et la réalité, n'empêche pas Finley de considérer qu'il peut reconstituer une réalité à partir du texte homérique: "La marge d'erreur peut être réduite à un minimum acceptable" (59). Dès lors le discours sur le passé peut se fonder sur la lecture du texte: "Il n'est pourtant que de tourner les pages d'Homère ou de feuilleter au hasard les légendes grecques pour découvrir que la trahison et l'assassinat était le lot commun des rois" (130). Dans les deux cas, la prise de conscience d'un écart ne fait pas renoncer à établir un lien entre texte et réalité, mais, tandis que Don Quichotte confronté à l'épreuve de la réalité tente de redécrire les faits en termes romanesques, Finley, à l'inverse, tente de trouver dans le texte ce qui doit correspondre à une réalité. Pour Don Quichotte, le réel pêche par manque d'idéalité tandis que pour Finley le texte pêche par manque de réalisme. On peut gager que contrairement à Don Quichotte, Finley serait fort satisfait si Sancho, plutôt qu'Homère, avait décrit la réalité de la Grèce archaïque. Or c'est précisément cette aspiration à un texte réaliste que ce passage de *Don Quichotte* remet aussi en question. Car le récit apparemment exact de Sancho ne correspond lui non plus à aucune réalité et le lecteur sait bien, à ce point du roman, que Sancho n'a jamais remis la lettre à Dulcinea, qu'il est donc en train

de mentir effrontément. Deux versions d'un événement, celle de Don Quichotte comme celle de Sancho, laissent croire qu'un événement s'est véritablement passé, alors qu'aucun fait ne correspond au verbe. De même tout lecteur de *Manon Lescaut* sait bien que si des Griefs reconstruit les faits selon un schéma idéal, cela n'empêche pas Manon de livrer des événements une version certes plus réaliste, mais tout aussi mensongère. L'application d'un modèle romanesque à la philologie met donc en lumière non seulement le risque d'une idéalisation mais aussi, plus radicalement, le risque de croire qu'une représentation verbale a pour corollaire l'existence du fait qu'elle représente.

S'il arrive que le roman présente l'écart entre le récit et les faits passés se rapprochant ainsi de la démarche philologique, il arrive inversement que la démarche philologique se rapproche du roman, quand le savant espère trouver dans son présent comme le référent exact et intact du texte pissé, et par là mieux comprendre ce texte. Ici le paradigme romanesque met clairement à jour le risque d'une réinvention de la réalité. On se souvient par exemple qu'au début *au Quichotte*, Quijano renomme les objets et les individus de son monde à partir d'un modèle romanesque, qu'une vieille rosse devient Rainante, noble destrier, et qu'une fille de ferme prend le nom de Dulcinea et la qualité de noble Dame. De manière plus discrète, chez Kadaré, les deffi savants ont appris le vieil albanais et par leur seule manière de s'exprimer transportent les bourgeois albanais qui les accueillent dans un univers qui n'est guère le leur. Ainsi de la première rencontre entre Willy Norton et la femme du sous-préfet:

Quel heur pour moi, gente dame, de vous connoître... Willy
Norton Daisy fit-elle (Kadaré 30)

Ce n'est d'ailleurs pas une mais deux représentations idéales qui s'opposent chez Kadaré à la réalité présente. Car si le vieil albanais n'est guère adéquat pour s'adresser à Daisy, oisive épouse de sous-préfet, Daisy elle-même voit les savants à travers un prisme linguistique qui ne leur correspond guère: puisqu'ils sont américains, ils doivent parler anglais et cette qualité, fait à ses yeux tour leur charme, alors même que Willy et Max veulent à toute force apprendre une autre langue:

Oh yes laissa échapper l'autre pour la plus grande joie de Daisy qui avait tourné les yeux d'un air triomphant vers les autres femmes comme pour leur dire: "Vous voyez bien que ce sont tout à fait des étrangers, avec leur anglais!" (Kadaré 34)

Ainsi en un effet de croisement fort efficace, Kadaré parvient-il à montrer l'impertinence de deux représentations idéales et plus spécifiquement l'inadéquation de deux langues pour accéder à la réalité. Daisy comme les deux savants sont des philologues au sens où ils sont amoureux d'une langue, mais cet amour des mots les fait passer à côté des faits.

Cette tendance à laisser un modèle textuel, voire une langue s'interposer entre soi et le réel que l'on perçoit pourtant directement se retrouve chez des savant voyageurs tels H. Schliemann ou V. Bérard qui utilisent le texte pour (re)nommer le réel. Bérard est le plus audacieux en la matière qui rebaptise, à l'occasion, les Grecs:

Nous devons à ce train gagner le port avant deux heures, trois heures au plus; tous nos projets de débarquement étaient dressés: nous courrions au télégraphe; nous préviendrions, par dépêche écrite ou téléphonée, le bon roi Alkinoos en son palais de la Mer des Ilots.... Alkinoos est le titre que nous donnons, depuis des semaines, à ce bienfaiteur encore inconnu, mais dont les lettres nous promettent une protection souveraine. Il est fils de poète, et du poète qui vécut pour acclimater dans la Grèce moderne les œuvres et les formes de la poésie occidentale. Son nom est Valaorit. Il a le gouvernement de la banque de Grèce. C'est l'un des puissances les plus respectées du royaume. Sa sagesse et son habileté à servir les finances publiques, sa fermeté à les défendre contre toutes les entreprises d'en haut comme d'en bas, ne sont pas moins célèbres que son désintéressement... C'est là pensions-nous, qu'appelé à notre aide, Alkinoos nous conduirait avant le soir, si le vent voulait tenir encore une heure.... Vendredi 11 Octobre 1912 - je m'éveille dans le manoir du roi Alkinoos. (380-82)

La nomination s'accompagne d'un parallèle implicite entre le personnage épique et Valaorit - comme Alkinoos, ce notable est riche et juste -, mais si ce parallèle prend la forme d'un constat, il est en fait construit par Bérard qui par l'évocation de ces traits de caractère justifie le changement de nom, tandis que le changement de nom donne un relief particulier à la ressemblance entre le roi et la banquier. L'helléniste va de la comparaison entre texte et réalité à la superposition du texte et de la réalité. Schliemann ne procède pas autrement, si ce n'est qu'il a la chance de rencontrer à Ithaque des personnages qui portent d'ores et déjà des noms homériques:

Je fus abordé en italien par un ancien matelot natif de Sorrento près de Naples, qui s'est fixé à Exoge il y a vingt ans, s'y est marié avec un fille du pays et est devenu le maréchal-ferrant de la communauté. Il me fit un récit sommaire de

ses voyages au long cours, de ses souffrances et de ses naufrages, dont souvent il n'avait échappé que par miracle, et me présenta ensuite sa femme, dont le nom était Pénélope, et ses deux fils, dont l'aîné s'appelait Ulysse et le cadet, Télémaque. Je lui fis mon compliment de ce que, plus fortuné que mille autres, il était devenu sage par le malheur; que loin des dangers et des tempêtes et des écueils, il avait pris sa paisible retraite dans la situation la plus magnifique et la plus pittoresque de l'île ... et de ce que, pour comble de bonheur, le ciel lui avait accordé une femme gracieuse, un véritable modèle de toutes les vertus. (80-81)

S'appuyant sur une coïncidence onomastique (dont on admettra qu'elle est authentique), Schliemann décrit son personnage en des termes quasi homériques: l'évocation des "souffrances" du marin démarque le vers 4 de *l'Odyssée*, "ayant beaucoup souffert dans son âme sur la mer," et Schliemann semble se souvenir de l'Ulysse du Bellay, voire de Sinbad le marin, quand il figure un aventurier assagi qui goûte le repos à son juste prix. L'évocation de la vertu de sa Pénélope vient couronner le parallèle. D'un fait objectif, le savant passe donc à une série d'inductions — ce marin est sûrement sage et sa femme vertueuse, qui ne visent qu'à construire un parallèle entre le texte et la réalité.

Traitement de l'erreur

Mais à laisser le texte s'interposer entre soi et le monde, on risque toujours de se voir ramené à la réalité. Pareille mésaventure où le fait ruine la construction textuelle arrive rarement aux philologues dont on a dit qu'ils visaient un passé lointain, indisponible. Les héros de roman sont, eux, plus susceptibles de voir les faits s'opposer à leur rêves. On observe alors, dans le texte romanesque, des stratégies défensives qui visent à sauver la construction textuelle en dépit de l'évidence factuelle. Ces stratégies sont analogues de celles mises en œuvre par les philologues pour dissimuler les anomalies ou les dysfonctionnements que peut provoquer l'écrasement du texte sur le monde.

Quand le fait s'impose contre sa construction, le héros de roman a à sa disposition deux grands types de stratégies défensives. D'abord, il peut tout simplement refuser de tirer une leçon de la discordance qu'il observe: il ne remet en cause son mode d'appréhension du monde. Pour Don Quichotte, des Grioux ou Madame Bovary, l'expérience de la discordance entre le fait et la construction ne produit généralement pas un changement de comportement du héros, mais plutôt une répétition de la même erreur, comme si il était préférable de sauver la construction idéale plutôt que d'accepter l'évidence du fait. C'est cette obstination à déchiffrer le monde selon une grille inadéquate

qui conditionne d'ailleurs, sur un plan structural, l'accumulation d'aventures qui forment la trame du roman et il suffit au romancier, pour interrompre cette accumulation et clore son récit, soit de déciller son héros, soit, dans le cas de des Grieux de lui donner raison, en un mot d'effacer la discordance, en l'occurrence en narrant la transformation de Manon en une figure idéale et romanesque. Le héros de roman peut également mettre en œuvre une stratégie plus radicale. Dans ce cas, il produit une construction plus complexe que la précédente, tout en sauvant sa méthode d'appréhension du monde. Au chapitre XVIII du *Don Quichotte*, Quijano se rend compte que ce qu'il avait pris pour une armée était en fait un troupeau de moutons. Au lieu de se rendre à l'évidence, il produit un discours qui ressemble fort à ce que les épistémologues appelleraient une hypothèse *ad hoc*. selon lui, une armée était bien là mais c'est sûrement un magicien qui vient de transformer cette armée en un troupeau de moutons.

Ce traitement romanesque de l'erreur éclaire les moments où les philologues confrontés à une discordance entre leurs constructions et les faits, usent de stratégies fort similaires. L'anomalie ne conduit pas à remettre en cause la méthode, mais plutôt à dénoncer une mauvaise application de la méthode par ailleurs fondée. Ainsi Auerbach (1998) évoquant les erreurs factuelles de Vico dans un article où il défend la philologie: "Ce qui compte c'est la méthode et non les erreurs de sa réalisation." De la même manière, confronté à un fait nouveau qui oblige à changer de quelques siècles la date du roman d'Achille Tatius, jusqu'alors déduite du texte, Sanchez (147) affirme que la seule lecture du roman aurait dû conduire ses prédécesseurs à la bonne date, tant le lien entre ce texte et l'époque de l'auteur est indiscutable (*realmente indiscutable*): la méthode de datation était fondée, elle a seulement été mal appliquée. On interrogera alors l'histoire de la philologie pour se demander si en dépit des fortes ruptures qu'y dessinent les savants, elle ne doit pas se lire plutôt comme la répétition d'un même geste, série et accumulation plus que progrès. Car à sauver l'objectivité de la méthode, à nier qu'elle suppose non un constat mais une interprétation, on ne peut qu'engager les générations suivantes à renouveler, au risque d'une nouvelle erreur, la même confusion entre interprétation et constat. C'est en ce sens que la mise en série des épisodes dans l'intrigue romanesque pourrait bien être un modèle pertinent

10 "Sea como sea, aunque esto, quizas resulte demasiado facil de decir ahora, la lectura del texto deberia haber sido ya para los estudiosos des XIX un importante argumento contra quella fecha disparatada Su relacion con el ambito cultural de la Segunda Sofistica es realmente indicutable."

pour l'histoire de la philologie. Plus spécifiquement, la production d'hypothèses *ad hoc* n'est pas chose rare en philologie classique. Ainsi la découverte d'un papyrus montra, dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle, que *Les Suppliantes* d'Eschyle n'étaient pas la première mais sans doute la dernière pièce d'Eschyle; de fait ce papyrus indiquait que Sophocle était vivant au moment où la pièce d'Eschyle fut représentée. Mais au lieu d'admettre que la datation que les savants avaient déduite de leur lecture de la pièce était inexacte, Wolf (1959, 121 et sqq.) préféra remettre en cause ce papyrus en supposant que le Sophocle qui s'y trouvait mentionné n'était pas le Sophocle que nous connaissons, mais un autre Sophocle, inconnu et contemporain du jeune Eschyle. On pense ici irrésistiblement au magicien de don Quichotte....

Contingence de la réussite

S'il n'est pas très étonnant que le paradigme romanesque grossisse les dysfonctionnements de la réaction philologique devant les discordances entre la lecture et le fait, on s'attend moins à ce que le même paradigme permette de remettre en cause ce qui semble être des réussites philologiques ou plutôt mette en lumière le caractère parfois aléatoire de ces réussites. Car il arrive que Don Quichotte ait raison, qu'il rencontre, dans la *Sierra morena*, d'authentiques chevaliers errants qui semblent sortis tous droits de ces romans de chevalerie qui s'interposent entre lui et la réalité. Ainsi au chapitre XXIV de la première partie du roman de Cervantes, surgit un chevalier, Cardenio, dont les aventures n'ont rien à envier à celle d'un Amadis, comme si tout à coup l'écart entre le modèle livresque et la réalité empirique s'estompait. Mais cette soudaine coïncidence est évidemment aussi aléatoire qu'arbitraire et elle dépend au premier chef des seuls caprices d'écriture de Cervantes. Le modèle romanesque pose ici à la philologie la double question des critères d'évaluation de ses constructions et de la réversibilité d'une méthode qui peut conduire aussi bien à la réussite qu'à l'erreur. Une anecdote, tirée encore de Schlieman (60), illustre bien ce problème: à Ithaque, le futur inventeur de Troie est attaqué "avec fureur par quatre grands chiens, que n'effrayèrent ni [ses] pierres ni [ses] menaces"; il se souvient alors que dans *l'Odyssée*, Ulysse confrontée à la même situation, reste assis immobile et échappe ainsi à la morsure. Schlieman fait de même et les chiens le laissent passer. La morale implicite de cette anecdote est claire: *l'Odyssée* est un texte porteur d'une vérité, en l'occurrence pratique, sur

11 Voir à ce propos Rabau 2003.

le monde et le texte est même perçu comme un modèle de comportement. Inversement, la réalité ithaquienne que découvre Schliemann est en quelque sorte validée dans son statut de référent: les chiens d'Ithaque correspondent au texte d'Homère qui les décrit. Mais ce soudain accord entre le texte et son référent est évidemment aléatoire: Schliemann aurait tout aussi bien pu se faire mordre. Le paradigme romanesque met alors en lumière le travail de recomposition que suppose ici la représentation de la réussite philologique: d'une coïncidence ponctuelle, Schliemann tire une règle générale et l'idée d'un accord entre le monde et le texte, mais la coïncidence n'en est pas moins le résultat d'un choix du savant qui décide d'en rendre compte, tout en passant sous silence les nombreux moments où le monde ne ressemble pas au texte. Mais si le paradigme romanesque autorise une mise en lumière des efforts de la philologie pour dissimuler cet écart entre le monde et le texte, faut-il pour autant dépasser cette simple dimension critique. Ou, en d'autres termes, la philologie gagnerait-elle sur un plan épistémologique à se reconnaître elle-même dans ce paradigme, à se penser comme romanesque?

Vers une philologie ironique

Une philologie qui se concevrait comme roman, qui assumerait ouvertement le paradigme romanesque qui la traverse, ne peut être qu'une philologie ironique. Deux fragments de F. Schlegel, dont l'un associe clairement philologie et roman, peuvent nous permettre d'esquisser l'ébauche de cette philologie ironique. Dans le premier de ces fragments, Schlegel revient sur son travail de philologue et écrit: "Mon étude sur la poésie grecque est un hymne maniéré sur l'objectivité de la poésie. Son plus grave défaut est le manque trivial d'une ironie indispensable" (1797, 98). Si Schlegel regrette ici d'en être resté à l'objectivité de la poésie, c'est probablement pour marquer la nécessité de prendre en compte, dans l'étude du texte antique le travail du sujet dont la tâche d'interprétation infinie permet de défaire l'objet apparemment achevé que semble être le texte antique.¹² C'est dans le caractère asymptotique de cette

tâche à la fois jamais accomplie et toujours nécessaire que réside l'ironie dont Schlegel déplore l'absence. Or le "genre" par excellence littéraire pour les romantiques est le roman romantique au sens notamment où en tant qu'œuvre "moderne" le roman porte en lui sa propre interprétation et en ce sens est œuvre infinie, voire utopique. Pour se faire ironique la philologie devrait-elle donc se faire roman? C'est au moins ce que semble dire un autre fragment de Schlegel: "ma théorie de l'antiquité est un roman philologique" (1996). Le propos de Schlegel intéresse ici un mode de lecture du texte antique et non pas directement la tentative d'accorder la lecture du texte à la connaissance du monde empirique. On peut toutefois supposer qu'*a fortiori* la tentative d'établir un fait à partir de l'interprétation du texte serait plus encore dépourvue de l'ironie que Schlegel semble vouloir associer à la philologie. Car aller de la lettre au monde empirique constituerait un renversement du mouvement de la lettre à l'esprit qui constitue selon Schlegel la tâche de la philologie. Si ce mouvement permet précisément l'entrée dans une interprétation infinie, la réduction de la lettre à la connaissance du monde empirique figerait le texte antique dans sa position d'objet achevé, indexable sur son seul référent. Un troisième fragment de Schlegel, dans sa *Philosophie de la philologie*, pourrait bien d'ailleurs exprimer cette réticence à satisfaire ce qu'il appelle l'homme empirique: "L'homme empirique attend du philologue qu'il sache le renseigner complètement sur chaque notice et chaque question survenant à propos de l'Antiquité" (195).

Mais que serait alors, dans cette optique, une philologie ironique? Une philologie qui reconnaîtrait conjointement la nécessité et la quasi-impossibilité de satisfaire l'homme empirique et de réduire l'écart entre le monde et le texte. Cette réduction est en effet nécessaire au sens où la curiosité de l'homme empirique n'est pas dépourvue de sens: le texte antique a bien rapport au monde, d'abord de manière mineure, parce que le regard que nous portons sur le monde méditerranéen est en effet informé par les textes d'Homère ou d'Euripide, de Cicéron ou de Virgile, ensuite, plus simplement, parce que la démarche du philologue le plus naïvement historiciste est fondée car, dans bien des cas, le fait qu'elle vise a bien dû exister — Platon ou Eschyle, par exemple, ont assurément écrit dans un certain ordre et les textes d'Homère ont sans doute été composés dans un contexte politique et social donné. Mais s'il n'est pas absurde de vouloir connaître ces faits, l'entreprise de les connaître à travers les textes est sans doute en grande part vouée à l'échec. Car l'écart entre le

12 Voir à ce propos Thouard 2002, 32 sur l'opposition entre le classique et le progressif chez Schlegel. Du point de vue de l'objet, le classique désignera l'antiquité comme ce que cherche à reconstituer l'encyclopédie philosophique alors que le monde moderne est caractérisé par son inachèvement son indéfini. Mais du point de vue de l'interprétation, le fait d'interpréter la compréhension du classique est un processus indéfini (les œuvres classiques pouvant toujours faire l'effet d'une nouvelle

interprétation) alors que pour les œuvres modernes qui sont progressives et inachevées par principe, l'interprétation tendra à les achever.

texte et le monde ne peut se réduire qu'au prix de conjectures dont la validité herméneutique ne garantit en rien l'objectivité descriptive. Une philologie-roman serait donc ironique au sens où le désir de connaître le fait est légitime tandis que la seule voie d'accès passe par une interprétation idéale qui risque à chaque instant de manquer le fait.

Sur un plan épistémologique, la philologie gagnerait au moins dans l'opération un meilleur traitement de l'erreur et de la contradiction entre le fait et la conjecture. L'erreur ne serait pas en effet envisagée comme une menace contre une méthode dont il faut préserver à tout prix la validité, mais comme une conséquence possible de la méthode. Par là seraient évitées la production d'hypothèse *ad hoc* ou la négation du caractère interprétatif des conjectures. Dans cette optique, une histoire de la philologie n'aurait pas à dessiner des ruptures censées montrer un progrès dans l'application de la méthode: elle assumerait son histoire comme une histoire accumulative et sérielle où la successions des conjectures n'est pas forcément synonyme de progrès. L'histoire de la philologie serait en d'autres termes conçue comme une succession d'interprétations et non comme un mouvement de remplacement de l'interprétation par le constat et l'observation.

Mais si cette philologie-roman est concevable, peut-on pour autant se représenter concrètement la forme que pourrait prendre cette étrange discipline à mi-chemin de l'art et de la science? A cette question, les *Recherches archéologiques* de Schliemann pourraient offrir une première réponse. Nous l'avons dit, un certain nombre de passage de cette autobiographie évoquent plus Cervantes que le traité scientifique, au point que l'on peut presque se demander s'il n'existe pas chez Schliemann une volonté de donner au récit de son entreprise un tour romanesque, de préférer à la pose scientifique une pose plus romanesque, une héroïsation de l'impuissance philologique. Sans aller jusqu'à écrire un roman, le philologue pourrait en effet admettre son impuissance à connaître un fait qu'il a raison cependant de vouloir connaître et tout discours philologique au moment où serait rappelée cette impuissance dirait l'ironie d'une quête infinie et assumerait, en ce sens, le paradigme romanesque qui la travaille. Or, si la philologie acceptait de se penser selon ce paradigme, peut-être se révélerait-elle finalement plus optimiste, ou plus ironique encore, que le roman. Car il est souvent un moment du roman où le héros ne parvient plus à conserver intact son espoir d'indexer le modèle texte sur la réalité empirique. Don Quichotte comme Madame Bovary meurent au moment où la discordance est trop forte et ne peut plus se soutenir. On se souvient peut-être qu'au moment où Don Quichotte va mourir, alors même

qu'il reconnaît son erreur, Sancho, soudainement devenu le double de son maître, lui suggère de repartir à l'aventure. Le chevalier à la triste figure ne l'écoute pas et meurt, lucide, après avoir fait son testament. Mais imaginons un instant que Quijano ait suivi les conseils de Sancho, ou plutôt qu'il ait accepté de repartir en quête tout en connaissant la vanité de son entreprise, de vivre comme Amadis tout en sachant que cela est impossible et illusoire. Ce que n'a pas fait Don Quichotte, la philologie ironique permettrait de le faire au sens où le savant reconnaîtrait et la légitimité et la quasi - impossibilité de sa quête. Et c'est peut-être à cette condition que la philologie classique connaîtrait, peut-être pour la première fois, un changement de paradigme.

Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle

Ouvrages cités

- Auerbach, E. "Vico et la philologie." *Poesie* (1989) 86: 83-94.
 Bakhtine, M. *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard, 1978.
 Bérard, V. *Ithaque et la Grèce des Achéens. Les navigations d'Ulysse*. Vol. I. Paris: Armand Colin, 1927.
 Céry, L. "Saint-John perse, de la source au delta." *Acta fabula. Revue en ligne des parutions en théorie littéraire*, <<http://www.fabula.org/revue/cr/331.php>>.
 Courcelles, D. de, éd. *Philologie et subjectivité*. Paris: École des chartes, 2002.
 Gingras, F. "L'ère de la conversion et l'art du roman (1150-1180)." *La Manchette N° 3: La conversion*. Université Paul-Valéry: Montpellier III, 2004.
 Grafton, A. "Polyhistor into philolog: Notes on the transformation of German classical scholarship, 1780-1850." *Historj of Universities*. Vol. 3. Oxford: Oxford UP, 1983. 159-92.
 ———. *Defenders of the text: the traditions of scholarship in an age of science, 1450-1800*. Cambridge, MA: Harvard UP, 1991.
 Hummel, P. *Histoire de [histoire de la philologie: étude d'un genre épistémologique et bibliographique]*. Genève: Droz, 2000.
 ———. *Philologus auctor. le philologue et son œuvre*. Berne: P. Lang, 2003.
 Judet de la Combe, P. "Philologie classique et légitimité." *Philologiques*. Vol 1. Éd. M. Espagne et M. Werner. Paris: Éd. de la Maison des sciences de l'Homme, 1990.
 ———. Introduction. *L'Agamemnon d'Eschyle: Commentaire des dialogues*. Villeneuve-d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion, 2001.
 Kadaré, I. *Le Dossier H.* Traduit de l'albanais par J. Vrioni. Paris: Gallimard, 1989.
 Lancelot du Lac. Traduit par F. Mosès. Paris: Le Livre de Poche, 1991.
 Montalbetti, C. *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris: Presses universitaires de France, 1997.

Nagy, G. *Lapoésie en acte. Homère et autres chants*. Trad. de l'anglais par Jean Bouffartigue. Paris: Belin, 2000.

Rabau, S. "Le Rossignol et la Chauve-souris." *Acta Fabula. Revue en ligne des parutions en théorie littéraire* (2001). Fabula. Théories de la fiction littéraire, septembre 2001.

<http://www.fabula.org/revue/cr/125.php>

----. "La première était la dernière: Datation et interprétation en philologie classique: Le cas des *Suppliantes* d'Eschyle." *Le Malentendu. Généalogie du geste herméneutique*. Éd. B. Clément et M. Escola. Presses Universitaires de Vincennes, 2003. Schaeffer, J.-M. "La catégorie du romanesque." *Le Romanesque*. Éd. Gilles Declercq et Michel Murât. Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004.

Sanchez, M., et E. Guemez. *Leunpay Clitofonte*. Madrid: Editorial Gredos, 1982. Schegel, F. *Fragments critiques*. 1797. *Fragments*. Par F. Schlegel. Trad. par Charles Le Blanc. Paris: Corti, 1996.

_____. *Philosophie de la philologie*. [1808] Thouard [17-66].

Schliemann, H. *Ithaque, le Péloponèse, Troie: Recherches archéologiques*. Paris- C Reinwald 1869. Thouard, D., éd. *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*. Lille: Septentrion, 1996.

. "F. Schlegel: De la philologie à la philosophie." *Symphilosophie. F. Schlegel à l'éna*. By D. Thouard. Paris: Vrin, 2002. 17-66.